

« *Corps de/dans la ville* ». Intervention de Jean-Luc NANCY (transcription). 7 novembre 2009, en séance plénière dans le cadre du colloque **L'Art de la ville** organisé par l'Université Toulouse II-Le Mirail, 6-8 novembre 2009.

Repère
temps Transcription

- 00'00" Merci aux organisateurs, aux organisatrices surtout, de ce colloque de m'avoir invité. Il se trouve que la question de la ville m'a quelques fois occupé, intéressé et qu'en ce moment même elle m'occupe par votre colloque et par une autre manifestation à laquelle je dois participer la semaine prochaine. Et donc c'est une question d'actualité pour nous tous parce que, je dirais, tout ce que je peux dire et penser de la ville –sans doute en est-il de même pour beaucoup d'entre vous- se tient suspendu sur cette ligne extrêmement fragile que désigne la question : Y a-t-il encore de la ville aujourd'hui ? Pour combien de temps ? Et comment y a-t-il encore de la ville ? ou qu'est-ce qui arrive à la ville ?
- 01'30" Vous avez intitulé votre colloque « *L'art de la ville* » et je dirais, en effet, une ville doit être une artiste du vivre ensemble. Une artiste au sens le plus sérieux, le plus laborieux du mot, c'est à dire une tacticienne, une qui a le savoir faire du "vivre ensemble". C'est dans ce but que je dirais que la ville est fondée, bâtie, organisée. Il ne suffit pas de rapporter la ville à quelque nécessité de protection, de gouvernement ou d'échange. A ces besoins peuvent répondre la forteresse, la cité administrative, le marché ou le caravansérail. L'addition de ses constructions ou fonctions ne suffit pas à faire surgir la ville. Il arrive d'ailleurs que certaines cités urbaines restent déterminées ou ont pu rester déterminées un certain temps par une, deux ou trois de ces fonctions, mais ce ne sont pas proprement des villes. Ce sont des villes qualifiées comme on parlait justement autrefois d'une ville de garnison, ou bien d'une place de commerce ou encore d'un centre de gouvernement.
- 02'00" Mais la ville, nous le savons tous, la ville qui est notre héritage culturel, ce que nous mettons dans le mot de ville, c'est plus et c'est autre chose en effet, la possibilité d'un art. C'est un art de vivre ensemble, c'est-à-dire un art de ne pas exclure, d'intégrer, d'inclure.
- 02'30" Or, si la ville aujourd'hui semble offrir -pas seulement d'aujourd'hui bien sûr mais enfin- dans nos images de la ville, l'exclusion interne à la ville est allée croissant au lieu de diminuant. Nous représentons la ville, le grand bourg du Moyen Age comme une unité d'intégration relativement harmonieuse, nous voyons déjà la ville, la grande ville du XVIIe et plus encore celle du XIXe comme se formant de systèmes de séparation, de rejet, d'exclusion, de mise au ban de la banlieue.
- 03'00" Ce que je veux examiner aujourd'hui, c'est pas la question ou les questions actuelles des exclusions ou inclusions que la ville peut aujourd'hui pratiquer, c'est plutôt ce qui peut nous donner le schème de cet art de "l'être ensemble" ou du "vivre ensemble" que la ville représente dans notre culture, dans notre représentation et que, peut-être elle n'est plus en mesure de tenir ou d'assurer et pourquoi. Je n'entrerai pas au fond dans l'aspect problématique. J'essaierai seulement de dessiner les contours de ce schème qui porte le nom de ville.
- 03'30" D'abord, pour qu'il y ait une ville, il faut qu'il y ait plus que des fonctions, plus que des fonctions guerrières, administratives ou commerciales, et il faut aussi quelque chose d'autre, il faut plus qu'un pays. Dans le village ou dans le bourg, on pourrait dire, les raisons de "vivre ensemble" sont données ou, encore une fois, elles l'ont été, elles ne le sont plus tout à fait aujourd'hui bien sûr si le village devient un endroit où les gens de la ville vont habiter pour des quantités de raisons, économiques ou écologiques. Encore une fois, je ne fais ni économie ni sociologie, ni politique de l'urbanisme ou para-urbanisme
- 04'00" Ce que je veux examiner aujourd'hui, c'est pas la question ou les questions actuelles des exclusions ou inclusions que la ville peut aujourd'hui pratiquer, c'est plutôt ce qui peut nous donner le schème de cet art de "l'être ensemble" ou du "vivre ensemble" que la ville représente dans notre culture, dans notre représentation et que, peut-être elle n'est plus en mesure de tenir ou d'assurer et pourquoi. Je n'entrerai pas au fond dans l'aspect problématique. J'essaierai seulement de dessiner les contours de ce schème qui porte le nom de ville.
- 04'30" D'abord, pour qu'il y ait une ville, il faut qu'il y ait plus que des fonctions, plus que des fonctions guerrières, administratives ou commerciales, et il faut aussi quelque chose d'autre, il faut plus qu'un pays. Dans le village ou dans le bourg, on pourrait dire, les raisons de "vivre ensemble" sont données ou, encore une fois, elles l'ont été, elles ne le sont plus tout à fait aujourd'hui bien sûr si le village devient un endroit où les gens de la ville vont habiter pour des quantités de raisons, économiques ou écologiques. Encore une fois, je ne fais ni économie ni sociologie, ni politique de l'urbanisme ou para-urbanisme
- 05'00" D'abord, pour qu'il y ait une ville, il faut qu'il y ait plus que des fonctions, plus que des fonctions guerrières, administratives ou commerciales, et il faut aussi quelque chose d'autre, il faut plus qu'un pays. Dans le village ou dans le bourg, on pourrait dire, les raisons de "vivre ensemble" sont données ou, encore une fois, elles l'ont été, elles ne le sont plus tout à fait aujourd'hui bien sûr si le village devient un endroit où les gens de la ville vont habiter pour des quantités de raisons, économiques ou écologiques. Encore une fois, je ne fais ni économie ni sociologie, ni politique de l'urbanisme ou para-urbanisme
- 05'30" D'abord, pour qu'il y ait une ville, il faut qu'il y ait plus que des fonctions, plus que des fonctions guerrières, administratives ou commerciales, et il faut aussi quelque chose d'autre, il faut plus qu'un pays. Dans le village ou dans le bourg, on pourrait dire, les raisons de "vivre ensemble" sont données ou, encore une fois, elles l'ont été, elles ne le sont plus tout à fait aujourd'hui bien sûr si le village devient un endroit où les gens de la ville vont habiter pour des quantités de raisons, économiques ou écologiques. Encore une fois, je ne fais ni économie ni sociologie, ni politique de l'urbanisme ou para-urbanisme

06'00" contemporain. Donc, dans le village, les raisons du "vivre ensemble" sont données. D'ailleurs le village c'est ce qui seul peut-être mérite le nom de conserver le nom de la *villa* romaine, la ville vient de la *villa* romaine et la ville est l'extension de la *villa* à plusieurs bâtiments annexes, des passages entre les bâtiments qui deviennent des rues, etc. Mais

06'30" justement, seul le village relève encore de la *villa* romaine parce que les gens y sont ensemble par raisons, sinon exactement de famille ne correspond pas à ce que nous appelons famille -la très large famille étendue comportant les esclaves... des romains- mais

07'00" la *villa* s'inscrit dans le pays, dans le paysage, et c'est du pays et du paysage que le village ou le bourg relève, avant toute autre dépendance ou allégeance politique ou économique. Pour faire une ville, en revanche, il faut que le "vivre ensemble" ne soit pas donné, il faut une certaine disparition ou dissipation de la communauté d'un pays, de la communauté paysanne ou paysagère. C'est pourquoi la ville est quelque chose qui est inventé, qui a été

07'30" inventé et qui s'invente toujours. On pourrait presque dire en forçant le trait que le village n'a pas été inventé, que, bien avant la *villa* romaine et sans le nom de village, le groupement, le groupement tribal, les cases si vous voulez, est venu comme spontanément.

08'00" La ville est une invention et elle est l'invention d'un dépaysement. De ce dépaysement qui se signale sous le nom des Grecs, lorsque les grandes cités impériales se sont effondrées ou engourdies pendant que les villages ou les bourgs d'Egypte ou de Mésopotamie commencent à rester en marge d'un mouvement qui s'éloigne d'eux : il y a le mouvement de la monnaie, du fer, du commerce, de l'écriture. Il faut inventer une façon, en quelque

08'30" sorte, de re-payer ce qui se trouve sans pays. La Grèce est le pays des "sans pays", la Grèce -pas par hasard- est devenue mythique, parce que précisément, c'était pas un pays, pas comme l'Egypte était un pays. Il est très sensible, par exemple, que pour Platon l'Egypte est un vrai pays, mais pas la Grèce. La Grèce n'importe pas beaucoup à Platon, ce

09'00" qui importe à Platon, c'est la cité, c'est Athènes. A ce moment-là, donc, il faut inventer une façon de re-payer ce qui se trouve sans pays, une façon de re-territorialiser ce qui s'est mis à dériver à l'écart de la terre, et des terres, des champs, des racines et des troupeaux. Ce qui fait qu'il y a dans la ville, dans le principe, quelque chose d'un dépaysement et même d'un déracinement et d'une dérive, d'un écart, d'un écartement. Il faut concevoir un

09'30" autre espace pour une communauté à laquelle n'est plus donnée une substance commune. Telle est l'invention urbaine. Bien sûr, elle n'a pas lieu d'un seul coup, elle emprunte, par exemple, à la forteresse des avant postes d'empire -comme on sait, même pas l'aïeule, mais la mère de la cité, de la *πόλις* grecque, c'est *astus* (1) , c'est la forteresse- aussi bien qu'elle emprunte aux villages, aux relais du voyageur.

10'00" Donc la ville ne sort pas de terre comme un champignon et pourtant dans le principe de la ville il y a quelque chose du champignon : c'est-à-dire la poussée sans racine, la très faible attache au sol et l'attraction pour l'élévation. À quoi fait pendant, en revanche, la possibilité de fouiller le sol pour y enfouir, à la place des racines, mais non pas en guise de racines, des canalisations, des voies, des transports souterrains.

10'30" Ce qui revient en propre à la ville, c'est bien cette extraterritorialité qui n'est [naît ?] ni du ciel ni de la terre et comporte, à la différence des régions du ciel et des pays et domaines de la terre, une indétermination de son étendue. Lorsque l'on représente, tracé à la charrue ou à l'épée le contour fondateur d'une ville, comme dans l'histoire de Rome et de bien

11'00" d'autres, c'est un effort pour contenir, en manière de champs ou de camps, un schème qui par définition reste labile, ouvert, plastique et déformable. Au lieu d'être d'abord fermé par une enceinte, quelque ait été pendant longtemps l'importance des fortifications et des portes de nombreuses villes, la ville est d'abord ouverte. Je dirais elle est irrésistiblement ouverte même quand elle est fermée par une enceinte. Ce qu'elle n'est plus aujourd'hui, ô

11'30" combien ! Elle est ouverte sur une étendue dont elle s'excepte, étant par elle-même, la ville, moins étendue que suspendue, une étendue dont elle s'excepte mais que néanmoins elle pénètre et modifie par ses accès, ses entrées et ses sorties, toutes les zones indécises qu'elle suscite dans sa dépendance, où la campagne recule sans que l'urbanité ne s'y soit

12'00" configurée. Tendanciellement ou potentiellement, la ville s'étend, en ce sens précis qu'elle est en

- 12'30" mouvement sur ses bords mêmes, la ville bouge essentiellement. Et c'est peut-être ce qui fait l'énorme difficulté d'affronter l'état dans lequel se trouve aujourd'hui ce mouvement qui est un mouvement, d'une d'expansion pratiquement indéfinie, bien loin de toute enceinte, d'idée même de bords, de limite de la ville. Bien entendu, pas à Toulouse, encore moins à Strasbourg, mais tendanciellement déjà, à Paris et bien plus encore dans les véritables grandes villes qui ne sont même plus des villes et que nous appelons mégapoles aujourd'hui.
- 13'00" Donc, la ville s'étend et elle n'a pas de limite, ou elle ne peut pas désigner sa limite, comme on peut désigner la limite d'un champ, un champ de culture ou de pâture.
- 13'30" Et pas plus ne peut-elle être celle d'un fort, d'un palais, de quelque composition architecturale que ce soit. La ville inclut et absorbe, c'est certain, une grande quantité d'architecture mais l'architecture n'est pas pour autant l'art exclusif de la production de la ville. Elle est même plutôt subordonnée à un autre art, je veux dire l'architecture est subordonnée à un autre art, celui que je désignais comme l'art, justement, de produire un « vivre ensemble ».
- 14'00" Cet artiste, d'un tel art, c'est-à-dire la ville même en son génie, je pense qu'il y a un génie de la ville. Il y a ou il y a eu un génie de la ville. La question est : ce génie est-il toujours actif ou est-il toujours génial, ou est-il à la fois bon et mauvais génie ?
- 14'30" Donc, la ville, en son génie, semble avoir su rendre possible l'ensemble de ce qui n'était pas donné comme ensemble. Là où la campagne accueille, sinon proprement une communauté -au passage, qu'est-ce donc que « proprement une communauté ? », c'est toute une question- du moins une communalité, la ville en quelque sorte ne recueille rien que sa propre invention, c'est-à-dire l'invention d'un "être ensemble" qui ne se tire pas d'un sol, ni du ciel même si, très régulièrement, il proclame, il proclamait autrefois précisément, provenir d'un sol ou d'un ciel -cf. toutes les légendes de fondation des villes- mais qui ne se tire en fait de rien, qui tout d'abord ne se tire au fond pas du tout, mais qui se rassemble avant qu'aucun ensemble lui ait été donné.
- 15'00" C'est-à-dire qu'il s'agit de quelque chose qui n'est pas fondation, pas origine, pas rassemblement ou ensemble donné mais rencontre. Je dirais rencontre poursuivie, voilà une ville. Cela veut dire une rencontre qui se prolonge, une rencontre qui va plus loin, qui évite ce qui peut venir à son encontre, mais une rencontre qui reste rencontre, c'est-à-dire qui garde quelque chose de la contingence du contact, du frôlement passager, des occasions saisies et aussi manquées.
- 15'30" Or pour qu'il y ait rencontre, il faut qu'il y ait mouvement, déplacement. La ville est issue d'un déplacement et en reconduit la dynamique. Elle sort d'un déplacement de paysans et de voyageurs, de commerce, de jeux, d'armées, de missions. Elle n'en arrête pas le mouvement, elle le suspend sans doute mais elle en entretient la dynamique. La ville est fille et mère du déplacement. D'ailleurs, qu'est-ce qui se passe chaque fois qu'il y a de nouveau naissance de la ville, en Grèce à Rome, à la fin du Moyen Age ? Il se passe qu'on est dans un moment d'accentuation, de relance, d'intensification du mouvement, des déplacements de toutes sortes.
- 16'00" Fille du dépaysement, de la sortie des pays, la ville est aussi la mère d'une autre sorte de dépaysement qui consiste en ce que la ville ne reconstitue pas, pour sa part, une nouvelle forme de pays. On parle, on a parlé -du moins naguère- de paysage urbain : sans être un oxymore -il y a bien du paysage urbain- cette expression tentait néanmoins de retrouver dans l'urbain la propriété du paysage dont pourtant la ville implique nécessairement une manière de négation. Dans un paysage, en effet, il y a coprésence des lieux, des plans, des directions, de l'espace et des signes ou de repères qui s'y inscrivent (comme une maison, un chemin, un passant ou un oiseau). Cette coprésence est ouverte aux regards qui viennent devant elle mais en même temps elle est retirée en elle-même, elle s'absente dans une intimité dérobée qui se confond tendanciellement avec une venue possible, non pas devant mais dans le paysage. Avec possibilité d'y vivre, d'y pénétrer jusqu'à en devenir soi-même un signe, un moment, un détail.
- 17'00" Ici, au passage, peut-être que la peinture du paysage n'a été possible qu'à partir du moment
- 17'30"
- 18'00"

- où le paysage a été regardé devant et non plus habité ou pénétré dedans...
- Donc, le paysage serait toujours urbain, en ce sens qu'il y a du paysage pour les habitants de la ville qu'ils regardent dans certaines espèces d'art : peinture ou photographie... mais en restant eux avec leur corps devant et non pas dedans le paysage.
- 18'30" Avec le paysage urbain, il en va de même, la ville attend que nous venions y vivre, au moins un moment, le temps de nous y faire signe dans le renvoi de tous ses (ces ?) signes. Mais ce n'est pas une coprésence qui se propose : c'est un système de renvois, de correspondances et d'écartements entre des lieux qui ne sont adjoints que moyennant une commune disjonction. Non seulement la ville est traversée de voies de circulation mais elle est elle-même toute entière en circulation, en circuits, en allées et venues, en transports et en transferts.
- 19'00" Les rues de la ville ne sont pas du tout des chemins de campagne, elles n'ont pas été frayées par un passage obéissant aux données du terrain aussi bien qu'aux destinations de ceux qui cheminent. Les rues ne suivent pas un cheminement, même si, dans des formes très anciennes de ville, on en trouve aussi parfois des vestiges.
- 19'30" Les rues proposent ou imposent des parcours, elles sont ouvertes POUR et non PAR le déplacement. C'est en ce sens peut-être qu'elles sont vraiment des rues, c'est-à-dire aussi des routes, c'est-à-dire *via rupta*, la voie "rompue", "ouverte à force", et non pas frayée.
- 20'00" Ce qui nous indique tout de suite que le corps, le corps dans la ville ne peut être le corps dans la ville qu'à condition d'être aussi, d'abord et en même temps, devant la ville, dans un rapport presque frontal à la ville qui oblige à s'ouvrir, à la faire s'ouvrir ou faire s'ouvrir l'espace, pour pouvoir, par exemple y faire des rues. Pour pouvoir s'y déplacer.
- 20'30" L'étymologie peut ici servir d'emblème, un boulevard est, à l'origine en néerlandais -je l'ai appris tout récemment- "bolwerk", un rempart ou une digue. Lorsque la largeur de cette fortification peut s'offrir au passage, à la promenade même sans s'exposer au feu d'éventuels assaillants, elle devient le boulevard qui a longtemps désigné le lieu le plus propre de la déambulation urbaine.
- 21'00" Le déplacement est inhérent à la ville. Le boulevard commence quand la fortification n'a plus à protéger la ville. Mais, du coup, le boulevard est aussi par lui-même un danger : sur le boulevard on s'expose. A quoi ? On ne sait pas. On s'expose à la ville, c'est-à-dire à la possibilité d'y être, mais peut-être tout en y étant, de ne jamais y être, d'y entrer comme en en sortant. Cela, parce que le déplacement est inhérent à la ville.
- 21'30" Parce qu'elle ne s'organise pas dans le rapport avec son territoire mais elle organise ce territoire selon des directions, des tensions et des assignations -ici la gare, ici la mairie, ici la poste, l'hôtel, le commerce des fruits ou celui des vêtements- la ville moderne peut reprendre tous ces éléments, soit à grande échelle, alors en distribuant les fonctions par quartier, voire par zone. Et qu'est-ce que c'est qu'une zone ? Une zone c'est justement ce qui est le plus éloigné du pays, bien sûr, du territoire. Une zone, c'est ce dans quoi on "zone", c'est-à-dire, on se déplace de façon errante. Une zone c'est un quasi espace doté de quasi repères pour une non quasi mais certaine errance. Donc, soit à grande échelle par quartier ou des zones, soit à une échelle réduite, dans des centres à l'intérieur desquels on peut retrouver au moins une partie de ces fonctions, fonction administrative, commerciale, etc. regroupées. Mais alors, dans ces centres, la ville se met en quelque sorte à s'expulser d'elle-même : tout est groupé à un endroit, on peut tout trouver à cet endroit, mais la vie des gens alors va se passer ailleurs et de plus en plus ailleurs.
- 22'00" De toutes les manières, la ville est en mouvement, son unité locale, son emprise au sol, si vous voulez, demeurant elle-même mobile, elle est toujours en métamorphose. Toujours en métamorphose, précisément et de plus en plus, dans la dernière décennie, de zone en zone, de zone à urbaniser en zone commerciale, de ZUP, de ZAC... toute cette espèce d'onomatistique, onomatopéique presque, est comme une forme d'éclatement en bulles de la ville. Bulles qui sont des zones. Cette unité locale n'est en fait que l'assise d'un mouvement perpétuel. Témoin, le fait que l'immobilité nocturne est une caractéristique des très petites villes, ça se voit déjà chez Balzac, ça se voit même sans doute avant, peut-être, ça se voit déjà, par exemple avec le Paris de Boileau, dans très petites villes sinon des bourgs ou des
- 23'00"
- 23'30"
- 24'00"

villages. Et encore qu'aujourd'hui, l'immobilité nocturne, même dans les villages, n'est plus toujours -pour ce qui est de mon expérience en tout cas- si assurée que ça. Mais ça veut dire en tout cas que la ville, elle, pénètre complètement le village. La ville elle, ne se repose jamais, son principe est de maintenir une quantité de mouvement, sans laquelle les rapports, correspondances, corrélations dont elle est faite se trouveraient paralysés. Ainsi, par exemple, de la distribution des flux énergétiques, de la collecte des déchets, de la surveillance et même, ou tout particulièrement, de tout ce qui concourt à l'animation singulière qui est celle d'une "vie nocturne", tout à la fois flamboyante, secrète, dangereuse et lieu d'aventure, de consommation tout autant que de perte, de déperdition, d'errance et d'exclusion. La ville ainsi guette tous les échanges de signaux qui la traverse, tous les rapports, tous les contacts, toutes les prises et déprises, tous les parcours, les pas, les passages, les impasses, les passes, les passants.

Le passant est le personnage de la ville. Une ville, bien entendu, une ville conforme à son essence de ville si tant est qu'il y ait une essence -je ne voudrais pas non plus donner trop cette impression- il y a comme une sorte d'essence tendancielle si vous voulez... une ville conforme à cette essence tendancielle, c'est une ville pour le passant, une ville pour et par les passants. Et le passant est à la limite le personnage unique de la ville. C'est, je crois, ce qu'a très très bien compris et élaboré, une très large conscience de soi de la ville entre le milieu du XIXe siècle et peut-être le milieu du XXe siècle. C'est peut-être déjà derrière nous. Bien sûr, nous sommes encore des passants, mais peut-être que ça ne passe plus tout à fait de la même manière. En tout cas, dans cette image de la ville, c'est bien dans le passant que se cristallise l'art dont la ville est ou a le génie. c'est art est celui du mouvement conçu, non pas comme le déplacement d'un point à un autre, bien qu'il y ait dans la ville toutes sortes de points, repères, de relais, de station, de halte et enfin même de demeures. Mais la demeure ou bien, en général, le lieu en tant que proprement local, en tous sens du mot, la demeure n'appartient à la ville qu'en second rang, après les voies, les passages et les correspondances. Alors que la demeure orne la ville -qui après tout peut être identique à la demeure dans la ville [?]- se pose pour soi dans un isolement relatif, ce que fait aussi la maison isolée en ville surtout entourée d'un jardin quand ça arrive, quand il y en a -mais il y en a même à Toulouse, j'en ai vue- et la demeure se soustrait ainsi, d'une certaine manière, à la ville. A moins que, sur le mode américain, elle ne rompe son isolement par la contiguïté de pelouses sans clôture, mais ce faisant, elle défait aussi la ville, le mouvement. Au contraire, elle transforme ça en espèce d'immobilité, ces maisons toutes identiques se côtoyant, se touchant par leur pelouse toutes identiques qui se démarquent simplement par la limite de l'endroit où passe ou non la tondeuse. Mais, ailleurs que là où on peut trouver encore la demeure dans ce sens là, ailleurs, la demeure au contraire s'entasse verticalement. Et s'entassant verticalement, elle souligne le fait que la ville exige qu'une demeure, en quelque sorte, touche l'autre, de même que s'y touche entre eux les bureaux, les ateliers, les offices, les cabinets.

Le principe du passage du mouvement demande qu'une translation continue puisse mener de proche en proche, d'un lieu de vie ou de travail à un autre, à n'importe quel autre, à tous les autres. Le passant est précisément celui qui, passant de lieu en lieu, les réunit tous dans une proximité qui défie leurs éloignements mais qui n'arrête pas le mouvement. Étrange proximité que le passant introduit dans la ville ! ou plutôt, qu'il n'y introduit pas, que le passant incarne de la ville, fait exister de la ville. Encore une fois, aussi longtemps qu'il est possible d'être passant.

Dans le mouvement de la ville, tout se tient et compose d'une certaine façon un bloc solide, une proximité et même une promiscuité compacte qui toutefois et en même temps n'est faite que d'éloignement. Les demeures ou les bureaux gardent tous leur intimité, même lorsque ils sont tous faits au même moule, et restent loin les uns des autres, comme un appartement reste éloigné de l'appartement voisin sur le même palier ou à l'étage supérieur. Mais cet éloignement palpable constamment dans le passage qui se fait de l'un à l'autre aussi bien que devant eux, le long d'eux, voire inattentif à eux. Cela va jusqu'au point où cette palpitation du passage dont je parle, qui conjoint quand même les

- 30'30" appartements ou les bureaux qui en eux-mêmes sont complètement séparés les uns des autres, jusqu'au point où cette palpitation est possible et ne se fait pas : en fait, fermeture, retrait, ignorance l'un de l'autre. C'est tout le problème du voisinage, du voisinage dans un immeuble, du voisinage des immeubles, du voisinage des quartiers, du voisinage des zones.
- 31'00" Jusqu'où, disons, peut-on être passant ? Jusqu'où peut-on être voisin ? Où commence t-on à être passant mais simplement ludion circulatoire et où commence t-on à ne plus être voisin,
- 31'30" c'est-à-dire [à n'être] plus proche, étranger voire ennemi, hostile ?
Il y a une conjonction de l'éloignement et de la proximité qui est inhérente à la ville. Il y a ainsi dans cette conjonction, un rapprochement qui est toujours toujours rejoué et toujours à nouveau distendu et qui forme un premier aspect de l'art de la ville. C'est un art, en ce sens, proche de l'art du théâtre. La scène est proche et distante, les acteurs sont présents, leurs voix et leurs gestes nous touchent tandis qu'ils nous restent inaccessibles, hors du monde.
- 32'00" Mais dans la ville, tous sont acteurs et spectateurs à la fois. Tous se montrent les uns aux autres dans le retrait d'une distance qui va du simple anonymat jusqu'à la familiarité restreinte des voisinages ou des rencontres répétées. Tous sont acteurs et spectateurs à la fois et la condition de la ville, je dirais, est précisément là. Elle est dans le fait que tous puissent rester acteurs et spectateurs à la fois. Dès lors que quelqu'un dans la ville n'est plus acteur ou spectateur, qu'il n'est plus ni l'un ni l'autre, ou bien pas l'un, ou bien pas l'autre, alors il commence à sortir de la ville et, à travers lui, la ville commence à sortir d'elle-même à perdre sa substance de ville.
- 33'00" Si toute rencontre est toujours prise dans le mouvement, approche, éloignement, esquive, avance, prévenance, retrait, la rencontre générale dont la ville est le théâtre, se passe dans une agitation vibronnaire qui donne en même temps la figure exacerbée de toutes les rencontres, trajectoires, intersections, chocs, attractions et répulsions. Oui, la ville, c'est vraiment l'enjeu de la rencontre au plus large du mot. Toute la ville se passe exactement comme se passent les rencontres humaines, la rencontre de deux personnes ou de plusieurs, rencontre qui va faire de l'amitié, du désir, de l'amour, des affaires ou... de l'inimitié, de la méfiance, de l'hostilité, de la guerre, etc. Donc, c'est à la fois, la figure de toutes les rencontres et la figure de leur impossibilité, évitement, écartement, ignorance, insignifiance mutuelle de toutes ces allées et venues qui vont et viennent en tous sens mais jamais en un sens commun sinon celui dont la ville elle-même est le concept aussi bien que la sensation.
- 33'30" Et voilà, je crois, le nœud du problème, le nœud de la difficulté : la ville ne donne pas un sens commun mais elle propose, elle ouvre la possibilité d'un tel sens. Et c'est très exactement entre les deux que se joue une formidable ambiguïté dans laquelle la ville peut aussi bien réussir qu'échouer. C'est vraiment sur cette limite extrêmement fragile, ambiguë et intense et brûlante que nous sommes aujourd'hui, parce que je crois qu'il faut dire ceci :
- 34'00" que tel est en effet le sens de la ville, c'est qu'il est un sens à l'état pur, pas un sens de ceci ou de cela, pas ordonné par une signification, pas comme le sens de l'histoire, pas -si on pense que l'art a un sens- pas le sens de l'art, le sens de la famille, le sens de l'amour, non.
- 34'30" Le sens de la ville c'est les sens à l'état pur, c'est-à-dire selon le pur renvoi de l'un à l'autre. Qu'et-ce que c'est que du sens ? C'est du renvoi. Le sens c'est pas l'aboutissement. Dans une signification, c'est le fait que ça fasse renvoi, le fait que ça puisse aller de l'un à l'autre.
- 35'00" D'une certaine façon, la ville est une sorte de pure présentation, de possibilité de sens à l'état pur. Ce qui fait du sens, c'est un renvoi de sujet à sujet, comme le sens linguistique se joue dans le renvoi de mot à mot. Et comme il est sans fin dans la langue, ce renvoi, ainsi qu'entre les langues ou encore entre la sphère linguistique entière et celle des autres signes matériels -les couleurs, sons, odeurs, etc- de même ce renvoi est sans fin entre les sujets et la ville et le lieu de cet infinisable renvoi.
- 35'30" Encore faut-il qu'il y ait des sujets et qu'il y ait la possibilité du renvoi qui est aussi la possibilité, vous comprenez bien, du passage. C'est pourquoi, il faut encore y insister, la ville est tout autre chose que l'invention technique d'un certain type d'organisation de l'habitat, du commerce et de l'administration. Je crois que des savants dans la matière, ce que je ne suis pas, pourraient bien montrer qu'il y a ce que nous appelons des villes qui ont été, par exemple dans les empires dont je parlais tout à l'heure, les grandes villes d'Egypte
- 36'00"
- 36'30"
- 37'00"

ou de Mésopotamie, en Chine, au Japon et à Rome en partie -Rome me semble tout à fait partagée entre ce que j'essaie d'évoquer maintenant et puis déjà la ville moderne- il y a donc des choses que nous appelons globalement ville, qui ont été des organisations admirables, de très grands centres administratifs, commerciaux, politiques, et qui pour autant ne faisaient pas ville. Pour qu'il y ait ville, il faut qu'il y ait au fond véritablement l'invention du mode infini de circulation du sens qui est au fond ce qu'on appelle le monde moderne ; moderne depuis précisément la fin du Moyen Age au moins sinon depuis l'Antiquité.

Lorsqu'on est dans un mode fini du sens, c'est-à-dire dans un mode selon lequel le sens se finit par un renvoi général à une réalité première ou dernière, antérieure à tous les signes, je ne sais pas... Dieu si vous voulez, ou l'empereur, voire même une idée de l'homme, on pourrait dire donc, quand il y a renvoi final des signes, de tous les signes, à une signature ou une signification dans lesquelles le renvoi s'achève, s'apaise ou s'immobilise, alors on est, pour le dire très globalement, dans un monde de la religion. La ville, celle qui n'est pas simple cité princière, enceinte sacrée ou monument totémique, la ville n'est pas par hasard contemporaine de la fin, sinon de la religion, du moins du monde religieux, d'un monde organisé, ordonné, innervé par la relation au Dieu [aux dieux ?]. C'est la suspension de cette relation ou sa limitation à un ordre séparé de l'ordre qui devient mondain, temporel ou séculier, qui fait émerger la ville dans sa pleine configuration. Ici, je pourrais faire un petit développement qui reviendrait à dire : ce n'est jamais l'église qui a fondé la ville, c'est l'inverse. Les cathédrales, notre grande époque des cathédrales, ce sont les villes qui ont fait les cathédrales, ce n'est pas les cathédrales qui faisaient les villes. Les cathédrales, comme églises, elles étaient antérieures aux villes, elles avaient pu être élevées dans de tout petits villages, dans des bourgs et le monastère était, pour sa part, quelque chose de tout à fait étranger à la ville. Les cathédrales, je dirais, sont des monuments à la ville avant d'être à Dieu. D'ailleurs, il suffit de penser à l'énorme quantité de travail, d'argent, d'administration, de gestion, l'énorme "management" que représente l'érection des grandes cathédrales.

Avec la ville, il s'agit d'un passage mais d'un passage qui n'est plus, qui n'est pas, passage de la terre au ciel ni du ciel à la terre, qui n'est ni salut ni théophanie, et qui de ce fait n'est plus proprement passage d'un terme à un autre, d'un bord à un autre.

Lorsque la ville jette des ponts comme elle le fait souvent, ici en particulier, au dessus de fleuves parfois très larges, c'est pour un changement de bord essentiellement réversible, à double sens, croisant une circulation transverse avec celle du fleuve lui-même dont les berges et les quais et, par eux, le cours même de l'eau entre dans les circuits de la ville.

Cet art de la ville est donc celui d'un théâtre du transport, du transbordement, à bords multiples et enchevêtrés qui sont bords de domaines, de demeures, de fonctions, de métiers, de rôles, de grades, d'identités. Mais tout dans la ville se joue dans les bords, les franges, les marges de toutes ces entités définissables. Par exemple, un avocat traverse la rue dont un policier règle le trafic que vient interrompre le signal impérieux d'un camion de pompiers. L'avocat, brusquement immobilisé, est heurté par une apprentie de boulangerie qui court en retard à son travail. Elle s'excuse, elle est gracieuse, il est tenté, il est pressé, on l'attend au Palais. Ils ne se reverront jamais, ils n'auront été ni avocat, ni boulangère ni l'un pour l'autre, ni pour le policier ou les pompiers et pourtant, c'est un vrai récit qui s'est ébauché. C'est peut-être même un mythe, une formation ou bien, déjà en fusion, une scène que peut-être un autre a surprise, un élève en cinéma par exemple ou bien un professeur de français qui auront pensé à la rencontre, au hasard, à la chance, à l'aventure, non sans qu'au même instant un scooter les frôle en leur arrachant un cri d'indignation dans lequel se sera perdue toute l'imagination à peine ébauchée.

Ce que je viens de schématiser ainsi, vous en avez des millions d'exemples dans le cinéma, des scènes de rien, pour rien, dans la vie, jusqu'au moment où la scène s'immobilise sur autre chose, sur un autre personnage, quelqu'un qui est seul, immobile dans un coin, quelqu'un qui ne rencontre personne et que personne ne rencontre, quelqu'un qui est couché sur un banc. (Je viens d'apprendre aujourd'hui, il paraît qu'on s'arrange pour barrer

les bancs. Je me demande si c'est propre à Toulouse, je n'ai pas observé ça à Strasbourg mais, à Strasbourg, il n'y a pas beaucoup de banc parce qu'il fait froid. Evidemment, marque de l'impossibilité pour une personne de rester dans une place où de la rencontre puisse avoir lieu, même si c'est simplement la rencontre de voir quelqu'un qui dort sur un banc).

43'30" Lorsque ce petit scénario, cette sorte de petit "scénarisme incoactif", qui est toujours là à travers la ville et qui fait, peut faire le plaisir de circuler, se promener dans une ville, lorsque ça n'est plus possible, alors à la fois, on peut dire, évidemment, on sort du sens ou on est dans du sens négatif, on est dans du sens de rejet, d'exclusion, d'ignorance, c'est

44'00" pareil, et en même temps on sort de la ville. On est dans autre chose, on est dans un espace, je ne dirais pas de camps du tout -je ne voudrais pas me livrer à l'extrapolation de [?]- mais de cantonnement sur des localisations données, par raison de mise en ordre, en place et de

44'30" mise à l'écart de telle ou telle catégorie.

Au contraire, lorsqu'il y a ville, alors il y a ce qui rend possible ce que j'ai appelé à l'instant cette sorte de "scénarisme" toujours renouvelé, toujours naissant, "incoactif" par essence, par excellence un art des rapprochements furtifs, art des passages bien sûr, (Baudelaire, Benjamin), des passages qui sont passagers eux-mêmes, des passants insignifiants,

45'00" insignifiants au sens de non porteurs de signification mais émetteurs de sens, émetteurs -je dirais- de signifiante « inframince » pour reprendre le mot de Duchamps, expédiée aussitôt qu'esquissée. Pas même un art chorégraphique car tout ce qu'on pourrait prendre pour un ballet. Et plusieurs fois il est arrivé que les images de cinéma en particulier -mais même

45'30" dans peinture- cherchent à nous montrer la ville comme une sorte de scène de ballet, ça bouge et ça danse. C'est seulement une analogie car tout ce qu'on pourrait prendre pour un ballet et qui en est un en effet lorsqu'on le saisit comme ensemble en vue panoramique et plongeante, mais alors justement c'est déjà l'effet d'une mise en scène sur la ville, mais qui n'en est pas un lorsqu'on n'y prend pas part, que l'on est dedans. Mais justement, ne pas prendre part c'est être déjà ne plus être dans la ville ou alors ne pas prendre part parce

46'00" qu'on est le caméraman à la grue, ça c'est autre chose... on remplit sa fonction qui va consister à montrer justement ce qu'il en est de la ville, à saisir une sorte, oui une sorte si l'on veut, de chorégraphie, mais encore une fois, "incoactive", non réglée, impossible, surtout impossible, plus impossible qu'aucune chorégraphie, à noter ou à répéter. Ce qui

46'30" veut dire aussi que dans la ville, être dans la ville et plus, beaucoup plus qu'être au-dedans d'un certain périmètre. Dans la ville, c'est « en ville », comme on dit on habite ou on va « en ville ». On est plongé, immergé dans un élément et dans un mouvement qui fait son essence. Je dirais qu'on est « en ville » comme Heidegger dit « au monde », vous savez que dans l'allemand de Heidegger, c'est « dans le monde », « *in der Welt* ». Heidegger n'aurait pas aimé du tout que je transforme « dans le monde » en « dans la ville » parce que pour lui le monde beaucoup plus campagnard que urbain. Mais justement je crois que, pour nous en tout cas, c'est la ville qui aura au moins, jusqu'à nous, jusqu'à une extrémité sur laquelle nous tremblons, c'est la ville qui aura représenté la possibilité d'un monde. C'est-à-dire,

47'30" cette fois au sens de la définition qu'en donne Heidegger, une possibilité de sens. Je rends comme ça ce que la traduction officielle rend par le mot pénible de « significabilité », disons de signifiante.

Donc, il y a un art de la ville : c'est un art du corps en mouvement, c'est-à-dire un art du sens prochain toujours renvoyé au lointain, un art d'une certaine insignifiante faisant

48'00" réseau de signes, des signes qui ne sont pas des signes signifiants -pas tout à fait, pas entièrement signifiants, un art du croisement, du frottement et du frôlement, des pas, des passages, des directions et des errances. Un art, donc, des corps. C'est un art de l'extension et de l'exposition qui fait les corps, c'est-à-dire les âmes tendues les unes aux autres, vers

48'30" les autres, les sujets se signalant entre eux, signes de présence possible, non certaine, jamais donnée, jamais avérée, sans reste. Lorsque la présence est avérée, attestée sans réserve dans la ferveur de l'amour ou de l'amitié ou dans la gravité de l'étude, du jugement ou de la réflexion, alors on n'est plus « en ville ». C'est pour cela que les amoureux ne sont plus en ville et ne voient pas qu'on les voit et pourtant ils font partie du spectacle de la ville. On est

49'00" ailleurs, dans un autre espace-temps, dans un mouvement différent qu'une immobilité

- rythme et ramène à soi.
- 49'30" En ville la présence est écartée, évitée ou différée. Elle est au rendez-vous, sans doute d'une certaine façon, toujours. Je vais en ville, oui les autres sont là, je les rencontre. Mais ce qui compte dans le rendez-vous, le rendez-vous qui est peut-être l'œuvre majeure de l'art de la ville, ce qui compte dans le rendez-vous c'est le "rendre" plus que le "vous", c'est le "se rendre". Car le "vous" -vous et moi, tous, les uns et les autres- ne sera là qu'une fois rendu(s) et si l'autre s'est lui aussi rendu en temps et en lieu. Ils sauront alors l'un et l'autre, celui, celle, ceux-là, pourquoi ils se seront rendus. Et peut être aussi à quoi, sous un autre angle de sens, ils se seront rendus. Mais pour se rendre, au sens éventuellement de se soumettre, voire de se démettre -comme ça peut être le cas dans un rendez-vous d'amour ou dans un rendez-vous d'affaire- pour se rendre aux raisons, aux prières, aux instances... il faut d'abord s'être rendu à l'appel, à la convocation, à l'invitation, au rendez-vous.
- 50'00" Et pourtant, pour qu'il y ait rendez-vous il faut qu'il y ait rencontre et pour qu'il y ait rencontre, il faut qu'il y ait rendez-vous ; ça marche dans les deux sens.
- 50'30" Vous savez le sens que Duchamp donne au « rendez-vous » dans sa théorie du ready-made : que le ready-made ne surgit pas de rien, c'est pas du tout comme ce qu'une vaine doxa veut bien le dire, le ready-made n'est pas n'importe quoi. « C'est ce qui est issu d'un rendez-vous » dit Duchamp. Un rendez-vous qui évidemment n'est pas donné. Duchamp n'a pas dit un jour « je donne un rendez-vous à l'urinoir et j'en fais une fontaine ». Non. Mais ce qui se passe là est de l'ordre du rendez-vous. Cette pensée du rendez-vous, comme le rendez-vous qui se montre, qui se donne, qui fait surgir sa rencontre lorsqu'il a lieu et seulement lorsqu'il a lieu, c'est vraiment ça la pensée, l'art de la ville.
- 51'00" La ville est traversée, sillonnée en tous sens de trajets réglés par le "se rendre". Il semble tout d'abord que ce soit un ensemble de destinations toutes faites, établies à l'avance et auxquelles les corps n'ont qu'à se rendre, au sens de se restituer, de se retrouver. En vérité c'est le parcours, c'est le trajet qui fait la destination. C'est le "rendre" qui fait le rendu, comme on dit d'un dessin. Car le parcours se charge de tout son cours : il porte avec lui toutes les valeurs, tensions, intentions, attentions et inattentions dont la mobilité ne cessera de composer avec la station et la supposée stabilité de la rencontre.
- 51'30" Cette vérité n'est pas propre à la ville, elle vaut de tous les espaces, réseaux ou systèmes de rencontre. Mais la ville, parce qu'elle n'est faite que de l'interaction, de la superposition et de l'intrication des lignes de convergence et de divergence, des forces de rapprochement et d'éloignement, parce qu'elle n'a pas d'autre essence que la co-existence et la comparution - le *cum*, l'avec- sans autre qualification supplémentaire, ni d'unité, ni de réunion, ni communion, la ville met tout son accent et tout son art dans le maintien en tension de l'approche qui fait l'avec -avec c'est *apud hoc*, c'est auprès de, auprès, tout près, dans la proximité, mais la proximité, c'est précisément l'approche la plus grande mais qui reporte toujours plus loin, indéfiniment, un éloignement, fut-il infime. C'est-à-dire qui interdit le rassemblement implusif, fusionnel. La ville évite la fusion. Du coup, elle risque aussi l'explosion.
- 52'00" Sans doute du point de vue des actions ou des opérations, des transactions commerciales, juridiques, des ententes techniques, affectives ou sociales, des compétitions politiques, sportives ou artistiques, l'approche connaît un terme. La proximité se stabilise et le contact fait place à une conclusion. Mais ce point de vue n'est plus celui de la ville, il est d'un autre ordre. Il est précisément de l'ordre des opérations, des œuvres, productions et conclusions en tous genres. La ville est en-deçà ou au-delà de ces opérations, son mouvement est opération d'opérations, par lui-même inopérant ou bien outre-opérant, désœuvré si l'on veut -selon le mot de Blanchot- au sens de l'outrepassement de l'œuvre, au sens de la réouverture indéfinie de l'œuvre.
- 52'30" L'œuvre de la ville est comme son enceinte, essentiellement en expansion ou en fuite, en espacement ou en dispersion, en prolifération. Et c'est aussi, bien entendu, son danger propre. C'est pourquoi l'art de la ville comporte deux modalités majeures où deux ordres principaux de sensibilité, c'est-à-dire d'esthétique au sens propre du mot, propre et fort : il y a l'esthétique du "se rendre à" et il y a l'esthétique qui détourne la première en convoquant
- 53'00"
- 53'30"
- 54'00"
- 54'30"
- 55'00"

- l'intelligence de ceci qu'on ne se rend jamais pour finir, qu'à la ville elle-même, à moins d'être sorti de son espace comme je viens de le dire, au moment d'une conclusion, d'un sens conclusif.
- 55'30" On se rend au sens continu interminable dont la ville assure le cours. Pour autant, aussi longtemps que ce cours soit assuré.
- 56'00" Ce cours peut obéir à deux modulations principales qui se distinguent l'une de l'autre comme le cours du rendez-vous simple et le cours de ce rendez-vous au second degré qui est rendez-vous avec la ville elle-même. L'un et l'autre sont pris dans le complexe des voies, des vecteurs, des vitesses et des volumes urbains. Ils composent avec, ils sont modulés ou modelés par eux. Mais le premier se règle sur les indications fonctionnelles qui font les tenants et aboutissants des trajets urbains ou les signifiés de ce complexe de sens tandis que le second se détourne du signifié, ou bien le détourne lui-même, pour tenter de se laisser porter par le signifiant, autrement dit, par la ville elle-même.
- 56'30" On peut essayer de donner un nom à chacun de ces modes du "cours" urbain. Je pense au mot de "cours", bien évidemment pas par hasard, c'est-à-dire ce que j'ai successivement appelé "passage", "mouvement", puis ensuite "rendez-vous". Evidemment il faut se rappeler au passage que le mot "cours" est aussi le nom, tout au moins dans certaines régions de France, d'un type de voie (je ne sais pas s'il y a des cours à Toulouse... il y en a dans le Sud, plus Ouest, à Bordeaux. Il y en a peut-être aussi dans le Nord). C'est le nom d'un type de voie qui est entre l'avenue et le boulevard. L'avenue est un mot extraordinaire, plein... d'avenir (à venir ?). Mais y a-t-il encore de l'avenir pour une avenue ? C'est un problème. A partir d'une certaine largeur d'avenue -allez à Los Angeles ou à Shanghai- il n'y a plus d'avenue, ni de cours, ni de boulevard. Il y a, je ne sais pas, je ne sais pas comment appeler ça... on ne sait même pas si c'est du passage. C'est plutôt... ça s'immobilise, c'est un cours si on veut, de pure translation.
- 57'00" On peut essayer de donner un nom à chacun de ces modes du "cours" urbain, on pourrait essayer de désigner le premier comme la "course" et le second comme le "tour". Quitte encore une fois, tout le temps, en essayant cette schématisation, en se demandant tout le temps jusqu'où nous sommes encore dans la possibilité de faire des courses et de faire des tours.
- 57'30" **La course**, dans son principe, c'est ce que l'on confie à un coursier ; ce que déjà nous avons bien oublié : nous faisons nos courses, nous sommes nos propres coursiers. La course est devenue le plus souvent, dans notre culture de classe moyenne, qui définit aussi le statut moyen, commun, banal et non différencié de la ville...
- 58'00" Mais précisément je dirais que tout ce que j'ai analysé, on pourrait le reprendre d'un point de vue, d'un point de vue beaucoup plus sociopolitique. Cette espèce d'extension-rétraction de ce que l'on appelle classe moyenne (je n'aime pas trop me servir de ce...) ce qui est l'héritier de la bourgeoisie comme formant les habitants du bourg, de la classe moyenne qui, tout à la fois, tend vers l'insignifiance et l'égalisation de la ville, mais justement, apparemment, dans le sens de mouvement général et continué et, en même temps, ne cesse aussi de se reprendre et de se resserrer comme "une certaine catégorie" qui repousse, expulse plus en dehors de la ville ceux qui ne méritent même plus d'être désignés comme classe moyenne, peut-être même plus comme classe du tout. A moins que ne se produise le phénomène inverse, qui se produit surtout -pour ce que j'en sais pour le moment- dans les villes américaines, que ce soit la classe moyenne ou le haut de la classe moyenne qui sort de la ville et vient habiter d'autres formes de banlieues qui, elles, justement comme par hasard, s'entourent d'enceintes. Et pas n'importe quelles enceintes ; parce que, cette fois, ce ne sont plus de jolies fortifications à la Vauban, mais des grillages électrifiés, et des chiens et des sociétés de surveillance..., j'oubliais les fusils.
- 60'00" C'est ça, toute cette affaire de la possibilité de ce qu'il est terrible justement d'appeler « classe moyenne » avec cette représentation de médiocrité qui est à l'intérieur ; toute cette affaire qui devrait être plutôt l'affaire en effet d'un milieu, aussi bien social que spatial, un milieu comme un milieu d'échange, de passage : c'est l'affaire de la ville.
- 60'30"
- 61'00"

61'30" Donc, la course est devenu cela, nous nous faisons nous même le coursier et le nom est sans ambiguïté, il s'agit de courir. Le coursier, ou garçon de courses autrefois, a pour mission ou pour commission -ce qui fut un autre nom des courses que je crois on n'emploie plus aujourd'hui mais que je pense on employait encore dans mon enfance « on va faire les commissions »- c'est étrange car ce mot a au contraire une grande noblesse : personne ne pense plus qu'un commissaire c'est celui qui a une commission, qui a à faire une commission...

62'00" Donc, [le coursier] c'est celui qui a pour mission ou commission de se dépêcher et d'ailleurs autrefois, il a pu avoir le rôle de porter une dépêche. Il est extraordinairement fascinant, je trouve, dans la littérature du XIXe française, européenne et aussi (puisque vous êtes anglicistes) américaine -je pense à « La cage » de James (2) - il est extraordinaire de voir combien les dépêches, les coursiers ont joué un rôle que nous ne connaissons plus du tout.

62'30" On communiquait beaucoup plus vite dans la ville de la fin du XIXe qu'aujourd'hui. Bon, aujourd'hui nous avons le téléphone mais le téléphone est enfoui, je téléphone aussi bien à New-York qu'à Toulouse. Le téléphone n'est pas très urbain, il est trans-urbain, il relève d'un autre espace. La course, elle, exige une vitesse. Il s'agit d'obtenir un résultat, de conclure un parcours dans un temps qui fasse droit à un objet. Si les courses aujourd'hui désignent d'abord les achats de nourriture, elles impliquent en effet d'être réglées sur des exigences physiologiques et domestiques qui ne sont pas extensibles. Mais du point de vue de la ville, la vitesse représente autre chose encore. A la campagne aussi, il faut manger en temps voulu mais toute la tâche domestique du nourrissement se distribue dans un temps long lié à la proximité d'une partie des ressources et au rythme étalé des visites à la ville aussi. La ville divise davantage les tâches, les modes d'obtention des ressources et tous les temps de ces processus. Donc, la ville appelle la course et doit relier les points écartés mais, en même temps, elle ordonne toute son existence à la course elle même, à la course enchevêtrée de toutes courses qui courent à travers elle et dont la rapidité, la multiplicité, la fréquence lui donnent sa pulsion, son rythme et son allure. La course s'y entraîne et s'y séduit elle même. Tous les passants en courses se passent en quelque sorte le relais d'une hâte, d'un empressement et d'un pas pressé dans la communication, ou plutôt dans la contagion d'une sensation d'urgence et de nécessité qui les rend d'ailleurs rivaux quand il s'agit d'arriver ou de passer avant les autres, d'être servi plus vite, de prendre un bus, un tram, un métro, de passer avant à un feu rouge. La course finit ainsi, -à moins qu'elle ne commence ne vérité dans le cœur secret de la ville dans sa pulsion la plus violente- la course finit par courir après elle même et à délaisser toute finalité en s'abandonnant à elle même. Tout se passe comme si elle devait s'exposer à elle même en tant que cours ininterrompu et ainsi, en tant que sens indexé sur le renouvellement de son propre renvoi, sans dépôt d'aucune signification. Je pense souvent, quand je marche dans une ville, que tous les gens qui sont autour de moi ont quelque chose à faire, moi aussi parfois j'ai aussi quelque chose à faire, et que je ne sais rien de tout ce que ces gens ont à faire et que chacune de ces personnes se représente que ce qu'il a à faire est urgent et qu'il doit le faire.

64'00" En effet, c'est réel, c'est urgent, et que pour cette raison même, nous ne pouvons jamais nous arrêter, qu'en général nous repoussons de façon méprisante ceux qui veulent nous arrêter, nous faire signer une pétition écologique, ou les mendiants (les mendiants, c'est un autre statut, mais...). Nous ne voulons pas être interrompu dans notre course et en même temps, cette vitesse toujours relancée porte en elle une sorte de formidable ambiguïté : elle est comme l'intensification maximale du mouvement qui fait la ville. Il faut la course dans la ville. En même temps, à chaque moment, elle est comme prête à l'arrêter, dans cette urgence qui renvoie chacun loin de tous les autres.

64'30" Il y a une autre façon de renversement de la course, un autre mode de renversement qui est précisément ce que l'on peut désigner comme **le tour** : « on va faire un tour en ville ». On dit d'ailleurs aussi que « l'on va faire un tour à la campagne ». Mais ne vont faire « un tour à la campagne » que les citadins qui se trouvent à la campagne. Les paysans ne font jamais un tour à la campagne. De ma vie, je n'ai jamais vu un tel paysan aller faire un tour. Oui, il va faire le tour de son champ, c'est différent, il va inspecter, mettons. Donc, on va faire un

65'00"

65'30"

66'00"

66'30" tour en ville. Un tour, cela dit, bien qu'il s'agit d'un retour, qui ne doit rien rapporter, rien d'autre que d'avoir tourné dans l'espace en s'y exposant et en le laissant s'exposer pour lui-même comme espacement ouvert à tous les tours et détours, d'une disponibilité, d'une oisiveté qui n'est rien d'autre qu'une mise en retrait des tâches, des opérations et des significations. Le tour est le fait de l'oisif. L'oisif n'est pas d'abord celui qui n'a rien à faire.

67'00" Il n'est pas d'abord celui qui doit sa liberté à une rente dont l'absence en oblige d'autres à nier l'oisiveté afin de gagner leur vie par un "*negocium*" qui les soumet à la course. La rente elle-même est d'abord ce qui se tire d'une ressource toute donnée par le produit d'une propriété. C'est d'abord le propriétaire de la terre qui peut vivre de son revenu et qui s'ouvre avec la ville, l'espace de ses libres tours et détours. Il le fait grâce à la ville mais c'est aussi

67'30" lui qui produit la ville comme cet espace inédit qui peut n'être plus celui de la chasse, ni de la guerre, ni de la surveillance d'un domaine. De cette manière aussi, la ville est dans son principe détachée du territoire et de la terre en général ; elle est toute entière, pourrait-on dire, "ouvrage d'art" comme on disait au XIXe, structure et moteur de tous les moyens offerts au passage de ce qui ne fait que passer pour passer pour aller et venir sans but et sans règle. A cet égard encore, la ville est con-substancielle à un découplage du sens donné, à un retrait des partages et des orientations aussi bien d'espace que de temps entre dieu et homme ou ciel et terre.

68'00" Et il n'est pas indifférent que le tour ou l'errance, la dérive à travers la ville soit aussi le lieu sur lequel peuvent se retrouver, de manière très étrange, aussi bien la jouissance esthétique de la ville, celle du flâneur dont la figure à partir du XIXe s'est répandue jusque dans le XXe siècle et qui pratiquement n'est plus une figure vivante pour nous. Celle du flâneur, qui est tout près souvent d'être un dandy, qui est un rentier d'une manière ou d'une autre -pas forcément le rentier de la terre dont je viens de parler mais une sorte d'héritier de la rente foncière comme rente de n'importe quoi, comme rente... de quelque moyen que la ville pourra lui offrir pour avoir le temps de flâner. Donc? c'est le point de rencontre du flâneur et celui qui en effet ne fait que dériver, traverser la ville mais parce qu'il lui est ou lui devient de plus en plus étranger, parce que lui n'a pas de courses à y faire, parce que peut-être il n'a même pas les moyens de faire des courses ; mais en même temps il y est, il est pris, il la traverse. Il y a là une sorte de rencontre qui peut aller jusqu'à la collision parce que le flâneur dandy ne déteste rien tant que le loubard de banlieue qui vient traîner au milieu de la ville avec des intentions plus ou moins louches même s'il n'a pas d'intention du tout. Entre les deux, il y a eu une figure qui elle aussi a disparu, pas par hasard. Toutes ces figures urbaines s'étiolent, disparaissent... un peu comme Foucault disait de la figure de l'homme. Ça a été la figure du clochard, je dirais du bon clochard, du clochard sympathique

68'30" que nous avons connu, je dirais il y a peut-être 50 ans, il y avait, il y a pu y en avoir, j'en ai connus des clochards qui étaient des gens qui préféraient errer à travers la ville mais dans des conditions telles que la ville était encore capable de les prendre, de les accueillir, recueillir, jusqu'à un certain point... là, les équilibres sont extrêmement fragiles. Cette figure disparaît, elle n'existe pratiquement plus, d'ailleurs je crois que nous ne disons plus

69'00" clochard, nous disons SDF. C'est une appellation elle-même ambiguë comme si le domicile fixe était... oui, c'est vrai la demeure... mais dans le "SDF" il y a autre chose d'autre que le sans domicile fixe. Il y a le fait de celui qui ne peut même pas errer, dériver, se promener, qui ne peut pas rencontrer le flâneur, sûrement pas du tout.

69'30" Donc, encore une fois, le tour, le tour qui est ce qu'on ne fait pas à la campagne, le tour qui tourne sur lui-même en quelque sorte, qui prend ou qui a pris des noms et des aspects divers -et là je crois que l'on arrive, on s'enfonce encore plus dans la série des signifiants qui se déposent lentement et qui commencent à s'effacer- la promenade, la flânerie, la déambulation... La promenade est aujourd'hui réservée aux enfants, on emmène les enfants se promener au parc, leur faire prendre l'air. Mais la promenade qui a été aussi, dans

70'00" certaines villes, le nom de certaines voies, de certains endroits où on faisait la promenade, ça existe, ça existe encore dans le Midi, ça existe aussi en Italie, et même les italiens ont un mot pour dire ça : « la passeggiata », qui ne correspond plus au fond à notre mot français de promenade. Donc le tour, en ce sens là, crée parfois des lieux propres comme la

70'30"

71'00"

71'30"

72'00"

72'30" promenade, des lieux consacré à ça, à aller et venir, pour se voir et se faire voir, voir et être vu dans le théâtre dont je parlais tout à l'heure, pour se saluer et s'épier aussi, pour échanger des signes, des indices, des allusions imperceptibles. Mais en même temps, la flânerie et la déambulation que les Surréalistes ont voulu en quelque sorte consacrer comme œuvre d'art, suivis ensuite en cela par les Situationnistes qui l'ont appelée « dérive », la

73'00" flânerie et la déambulation sortent de ces chemins battus de la promenade le long desquels insidieusement la liberté du tour se fait capter par toutes sortes de manœuvres mondaines ou sentimentales. La flânerie et la déambulation glissent le long des voies sans destination

73'30" réservées, ouvertes aux courses et aux rendez-vous mais sans avoir affaire ni aux uns ni aux autres. Tout le rendez-vous se prend ici entre la marche qui peut même se relayer de transports publics -car on peut flâner ou déambuler par les transports publics- et la ville elle-même : le rendez-vous avec son labyrinthe, avec la réciprocité générale de ses allées et venues. Je dirais que la promenade -pour garder ce mot car je n'en vois pas d'autre- est,

74'00" aura été, aurait été l'art le plus consommé de la ville. Justement pas le plus consommateur. On pourrait s'arrêter là-dessus, parce ce que j'ai appelé la course est aimanté par la consommation ; ce que j'appelle la promenade est plutôt orienté par ce que Bataille eut appelé « la consommation ». Le corps du promeneur est délié, cursif sans être en course, passager, délesté de but et de provenance, curieux sans intérêt, attentif sans tension,

74'30" disponible aux rencontres, aux simples croisements, aux signes évasifs. C'est ainsi que l'a compris la pensée de la ville dans son effervescence moderne dont nous ignorons encore si elle survit ou si elle se fraye un passage ou non dans la mégapole.

Le flâneur, le passant des trottoirs, des terrasses et des vitrines le curieux des passages, des zones où s'égaré même le lacis des rues lorsqu'il se perd entre des entrepôts, des fins de

75'00" voies ferrées et ce genre de terrains qu'on nomme admirablement "vagues". Et tout ce qui annonce ce qu'on nommait jadis "faubourg" qui signifiait "fort le bourg" soit "hors de la ville", dehors, dans lequel la ville se perd et, se perdant précisément, pouvait s'étendre et prolonger ce mouvement de perte, enroulée sur elle-même, qui vient ici se dérouler, se ré-enrouler plus avant, engendre à présent ses autres formes et forces dénommées banlieues,

75'30" "lieux du ban", de la circonscription et de la limite, lieu du passage à la limite où la ville elle-même se métamorphose en une autre ville qui se recourbe sur elle-même en devenant question et désarroi de cette rétorsion du sens errant qui perd en errant le sens même de son errance.

La promenade s'interrompt.

76'00" Pour que le sens se mène et se promène, se laisse emmener de renvoi en renvoi, pour qu'il dérive, selon le terme encore une fois des Situationnistes, le terme avec lequel les Situationnistes ont voulu délivrer, après les Surréalistes, une sorte de possibilité de sens errant, au moment même sans doute -je pense que c'est de ça dont témoigne la double

76'30" histoire des Surréalistes et des Situationnistes à cet égard- au moment même où, précisément, on pouvait sentir que la possibilité du sens errant, non captif et non captable, de la ville était en train de disparaître, de se dissoudre ou de se transformer en autre chose.

Alors, pour que le sens ainsi se promène -si j'ose dire- il faut que la ville lui ouvre largement sa propre possibilité ? C'est-à-dire son art de rendre possible "l'ensemble et l'avec", sans les rapporter à une captation mais sans non plus les abandonner à la pure

77'00" extériorité de partis indifférents, entassés et agités dans un espace qui ne serait plus de mouvement mais de connexions instantanées, défiant aussi bien toute rapidité de course que toute nonchalance de tour.

Je n'aime pas trop dire que cet espace n'est plus que de connexions instantanées parce que

77'30" j'ai l'air de passer dans le camp de ceux qui ne cessent de vilipender l'instantané, le temps réel, la vitesse, [*mot non compris*], etc, etc. C'est pas ça mon intention... mais simplement je ne peux dire que ceci : est-ce qu'on se promène sur le net ? C'est pas sûr. On surfe, on surfe. Le surf sur le net, le surf et la rencontre et le rendez-vous qui sont aussi une sorte de chaîne qui se propage sur le net et qui en fait une des attractions majeures, en dehors des attractions liées à l'information, à l'échange d'informations ou de biens. Le surf sur le net nous donne peut-être la figure -pour l'instant je l'avoue, pour moi complètement

78'00"

78'30" énigmatique, que je ne prétends pas résoudre- de ce qui pourrait peut-être, mais peut-être pas du tout, prendre le relais de ce dont l'errance dans la ville, l'errance ne passant pas hors de la ville, aura été peut-être, me semble avoir été, à un moment, une possibilité.

79'00" Donc, cet espace dans lequel "l'ensemble et l'avec" sont, doivent, devraient être possibles et qui n'est rien moins -je voudrais le souligner, au fond c'est ça que j'ai voulu dire- qui n'est rien moins que l'espace du sens dans un monde comme le nôtre, c'est-à-dire dans un monde très très très sérieusement, et décidément et définitivement, de la mort de Dieu. Je

79'30" veux dire simplement, dans un monde de la fin définitive de tout renvoi à une signification surplombante, transcendante, etc. La ville aura été, ce qui aura semblé ouvrir la possibilité pour la mort de Dieu -on le pourrait dire ça comme ça- de devenir effectivité de sens.

80'00" L'insensé de Nietzsche (3) parcourt les églises en disant « ce sont les tombeaux de Dieu » et, d'abord il dit « Nous l'avons tué », puis il dit « Quel jeu sacré inventerons-nous ? ». D'une certaine façon, une certaine représentation de la ville et aussi une certaine pratique, un certain vécu de la ville, aura pu nous apparaître comme l'espace d'une sorte de jeu

80'30" "sacré" -avec beaucoup de guillemets, le "sacré" n'étant en l'occurrence que le sens comme simple renvoi entre tous les sujets. Et précisément, c'est cet espace qui est aujourd'hui en question car cet espace de la ville est-il aujourd'hui celui dans lequel il nous semble que la

81'00" ville elle-même se met à errer ? Cherchant à la fois à se resserrer sur ses anciens méandres - toutes les villes essaient de se refaire, toutes essaient une sorte de lifting, de se redonner figure de ville- et en même temps cherchant à trouver une expansion nouvelle à la taille des mégapoles dont alors nous ne savons pas si elles bougent encore ou bien si elles ne s'immobilisent pas dans la verticalité, immobilisant avec leurs tours, en cet autre sens du mot, la possibilité même du sens, sans horizon et sans signification.

81'30" L'art de la ville -vous l'avez compris- c'est la même chose que le corps dans la ville, le corps de la ville et dans la ville, se tient là en suspens, haletant, comme un passant surpris auquel soudain le passage est barré. Le sens se tient là, ne sachant quoi penser de cette

82'00" impasse démesurée, étendue dans toutes les directions, une impasse sans fin. Nous sommes obligés de nous demander si la ville n'a pas peut-être fait son temps : je dirais, la ville franche, la ville dégagée de toute subordination, la ville qui a pu se penser souveraine d'elle-même et de son infini sens de rencontre et pourtant, tout son art était là, dans la

82'30" rencontre, dans celle qui a lieu et dans celle qui n'a pas lieu, dans celle qui est à mi-lieu, dans le frôlement encore une fois, l'effleurement des passages, des regards, des allures et des signes, etc.

83'00" Si j'avais du temps -mais maintenant j'ai assez abusé du vôtre- je parlerais du toucher dans la ville, je parlerais de comment dans la ville on se touche toujours, plus ou moins, sans beaucoup se toucher. Je parlerais de -j'adore non seulement en parler mais j'adore regarder ce qui se passe dans les moyens de transport en commun quant au toucher- comment on évite soigneusement de s'y toucher, comment on ne peut pas éviter de s'y toucher, comment on passe du toucher à quelque chose qui n'est plus le toucher, qui est l'écrasement quand les rames sont trop pleines. Et comment au contraire, quand justement il n'y a pas écrasement, il y a toujours une possibilité complètement intriquée dans

83'30" l'interdit, du toucher et aussi, par conséquent, dans l'invité de toutes les possibilités de toucher qui sont là, qui définit assez bien le minimum de passage, de mouvement. Pour qu'il y ait toucher, il faut toujours qu'il y ait mouvement. Et, pour qu'il y ait toucher, il faut qu'il y ait mouvement de véritable rencontre, c'est-à-dire d'une manière ou d'une autre, fut-elle absolument minimale, de caresse ou de caresser trop fort. Parce que, précisément, c'est caresser mon voisin ou ma voisine qui m'est interdit dans le métro. Mais serrer la main ou même faire un geste, toucher légèrement l'épaule de quelqu'un, comme on le fait dans beaucoup plus dans d'autres pays, par exemple aux États-Unis, c'est justement être dans le minimum de rencontre et de rendez-vous. Ne plus toucher, c'est entrer dans un domaine où

84'00" il y a de l'intouchable, des intouchables, qu'on ne veut plus toucher parce que, de toutes façons, ils sont mis à l'écart, ils sont exclus de cette possibilité de toucher et, donc, de la rencontre.

84'30" C'est sur cette limite tout à fait -je le vois bien- interrogative, problématique et sans aucune

- 85'00" résolution, que je crois que, aujourd'hui, une réflexion sur la ville est obligée de nous conduire en nous déposant avec la conscience encore vive de ce que la ville aura été, ou nous semble avoir été, la dépositaire d'un art inégalé pour le partage d'un sens qu'aucune vérité ne résorbe.
- 85'30" Au fond, voilà, je pourrais rassembler tout ce que je voulais dire sous ces mots : la ville aura été le lieu d'exemption -je reprends ce mot à Barthes qui, lui, l'emploie à propos de sens, exemption de sens- la ville aura été le lieu de l'exemption de la vérité. Je veux dire de vérité surplombante et au contraire d'ouverture à la possibilité d'une vérité mobile, de passage, de rencontre, etc.
- 86'00" Est-ce que c'est encore possible ? Que faut-il faire pour que cela soit encore ou bien que nous faut-il penser au-delà ou à côté, en dérive, de cette impossibilité ? J'espère que votre colloque va apporter des réponses.

Notes du transcripteur

(1) Source [Wikipedia](#) : Astus « *terme utilisé par les Grecs antiques pour désigner la partie de la cité (polis) où sont regroupés les cultes civiques et les instances politiques. En d'autres termes il s'agit de la ville principale du territoire de la cité* ».

(2) *In the Cage* d'Henry James, 1898. (texte intégral en ligne, en anglais, sur [Projet Gutenberg](#))

(3) *Le gai savoir* de Friedrich Nietzsche, livre 3, chapitre « l'insensé », 1887 [traduction, en français, en ligne sur [WikiNietzsche](#)].